

SOUNdiieuedizejozeijokpzeofiezjrijecezojizeoriozejf
hdzpoxpknvejjfnzenuvieiqehiutvboqpzinuczeuroi,qe
uixuezribveubvieourvneziurvnhefiejfiezjoiehbvtvioer
ncpqezoix,pqoibVOIbuTOluencoizeqpo,xueqzirbvoit
nvoiquehehfidhfvneimrnvuequtquytetyqezyriquzcyne
zrqmoicNUMqoiuezrcnmoieqbrviueqzmncoqiueznmc
oieuqzroibcueqziunoeuqzcmenoiqueznociemqncqiue
ncmoiqueztmocieqzmbcqezmocbqmoziubtcmoqziubtc
moqizuebcoziuebcMOIquzneoiuc,qmiu,xouezrvibrze
micnunqzechriuechuerhferfijjeojvoiebioeovnozieurmb
eMonzeivunqzoiubvrzmnvzZOUNVMzunevOEzinV
MZUEnzzVOIUzeoiurezoirvubozeiuvboezirnvzoeiuei
lubgherjfrjtherizeoiuhvno,xox,zeiurbvuzeiounvozeiuc,
oiezuburinvuzieo,roeziuroezi,roezuo,iuzeoci,zeoiurbv
iotunir,,eiouoiezurei,oizeuo,riuzoeibrvoeziunrozieurvo
,iniuzeheilsilsejlinvieslunvliseunliresuxlr,oeineozirvn
ozreiunozieuvrnozeiuvroezinuroiezuribeurxezx,rozei,
xrozeiurbvnzeiouncozieurbvuzo,rxoiur,pzoiapoziuozie
tu,icnazobirvpaoz,ic,pazubvaoncieazp,ie pazbvepoane
poia,ziezhteoituapoiejrmisfoiejfoeizjqrbfureigjoierjhfi
eoitjgeroifjlzeihfgueusiruazoriaezijfeurhgbnviejpzaod
kcehufkehfeiotjfncejfzaoepeztngoir,iojciezqpjtpozinv
uezituvnmezutnmqutvnmoeqhrlighuriquejduffrbeyltghq
ezmrhpezzjhtuefnpiefbgfrhenrfiejpoijrfpienrpiubfreua
rfreuanfguprengrehpaighpureahgiueahpriugnureanpgi
uharpiughiruahegijfoieajpghraepigfjioprehnguêijfdâaje
zoizejfoieoiIEJFezoijfmoiJOIFmifjoezjoiezjfoijezfioz
aaaaahhhhhhhhhhhhhhhiiiiigggggggezjpzekozepoknous

Il ne s'agit pas de filiation, mais d'un AIR DE FAMILLE (pas la peine de crier)

S'il existe entre nous une indéniable proximité, chacune et chacun, par hybridation et covoyage, entretient sa dissemblance et cultive une singularité qui confine au monstrueux.

CE LIVRE APPARTIENT À

décembre 2014

C'est en ce rire carnavalesque, ce monstre enfoiré, dans sa nature comico-sérieuse, qu'émerge l'air de famille. Un peu railleurs et sarcastiques, nos subtils larcins nient et affirment à la fois, ensevelissent et ressuscitent à la fois, refusent de poursuivre un monde qui se délite - alors, nous persévérons.

Nous persévérons par ce simple refus. Ce pli incliné et diamantaire, cette procession à l'envers de l'abandon ou d'un quelconque désir d'anéantissement: il suffirait, grossiers, d'accepter le régicide ou la dissolution dans un cahier *Claire Fontaine*. Le simple multicolore évoque, invoque et provoque un désir: et une volonté qui vient comme ça, dans le fumier ou le regard des alternatives insatisfaisantes; autre bête de ce qui est. Il émane, fabrique, construit sans cesse des troisièmes termes, des tiers-inclus, par auto-engendrement. Il demeure dans le bouillonnant et calme entre-deux, en mille et une nuits, dans ce lieu où les contraires s'abolissent, ... comme une manière de créer autre chose.

Faire jaillir un monde habitable, ici, un refuge, des images plus ou moins stables, justice de ce qui se matérialise en nous, par no-us, autour de nous.

Habiter l'espace s'opère ici en un mode sensoriel, qui en constitue la grammaire élémentaire. Impossible à totaliser (les paysages donnés à VOIR sont minuscules, partiels et démesurés, et les visions débouchent souvent sur le noir, les ténèbres, le rien), l'espace sensoriel n'est certainement pas celui d'une domination, là où l'on « embrasse » du regard d'une ville, une région, un monde. Au ras du sol, comme les chiens, et s'il s'avère que nous sommes des oiseaux, notre vol est passablement « folâtre » et un peu « myope ». Perdre de la hauteur : au rétrécissement du champ de vision correspond un déploiement des sens et l'apparition en gros plan d'un monde mineur et partiel.

Le temps de la fin du monde commence
Et ce commencement de la fin...
ne fait que commencer.

Contre l'hystérie chronologique du capital, nous empruntons
un temps qui bifurque, dans la nuit des temps, dans la nuit
canine : soit, ce qui vient après la fin de l'Histoire. Un temps
qui ne soit plus corseté d'avance par sa linéarité, irréversible,
sa finalité.

Une chronolyse, un souffle vital échappant au régime de la
dette infinie, du donné originaire, de l'emprunt conditionné
ou du rachat coupable.

Espacement plutôt que dépassement : un dénouement
contrespacé.

Une traversée sur la brèche, Une syncope de la
transmorphose.

(Le rythme : ni un, ni nul, ni innombrable)

Un écart d'extrême faveur, simplement, dans le vif, de
nouvelles partitions.

A la limite du mythe, un passage - une offrande.

De la jointure, le jeu d'une ouverture.

Faire correspondre l'échec de tout un mode de vie avec la fin
d'un temps, mais sans doute aussi avec la fin du Temps.

Entrée dans quelque chose d'autre que l'Histoire. Par de
multiples sentiers, en de mystérieux canaux.

Le mot de Fin doit être prononcé,
puis refusé.

Un long détour que nous sommes, où commencement et fin se rencontrent, dans la mansion terrestre. Façons de relier le monde, et de s'y attacher.

Si le nombre importe, à travers, il s'agit d'entendre la battue, la pulsation.

Le en-commun qui nous partage comme une aire
(Im-manence de la Terre, per-manence du nous-autres)

Un vieux grec, un jour, là, cette nuit
- là, auprès des enfants -
accusa les muses, les dieux,... l'autre... , les
autres...
de s'emparer momentanément de l'esprit du poète,
lequel ne pourrait délivrer et révéler ses oracles
qu'une fois son esprit totalement saturé de la démente
des autres

Si ça tombe bien, cette histoire est fautive, à l'évidence
il n'y a pas saturation, mais transport,
il n'y a pas démente mais bon retour
sans parade

Il n'y a pas d'esprit séparé d'un corps
vibrant, inquiet, charnel, en relation,
hanté, inspiré, aspiré,
revenant

Alors ?

Dans ce temps exténué, « un autre imaginaire » est appelé

Mignons, les derniers dieux dictent leur livres ultimes,
autour des feux de l'hiver,
où les corps se tassent

L'asémie fait cycles dans les nuées

indemne

WHO

Who can rule me in this world
of madness, of strife, of sorrow?
Who can drive me like an arrow
by the bow? No one but one
in this world made unrhymed.

There can be no 'perhaps', as it happens,
as we have to happen as a world
with everyone of us: and you, "and you",
in no particular order, a whole mess
made with no sense but reorder.

And how could I do it alone, ever?
Worse even: how could you? Childless
in grief, sorrow and strife, not you.
You belong nowhere but we may grow
the Earth. Shouldn't we? No bother,

there is though such a long way to go.
There is sickness; there is pain; and you,
how will you fare the lack of every care?
The fish will die, the dogs will bark,
the cats will not get to the mice, oh no!

the rats will wait and rule. They know
they can wait, even if we all go.
They knew before, our animal enemies,

and so do we, but language we have none:
which is why maybe one should listen

to them. Again, the rule is gone.

RÊVE

Quand l'aube m'embrassa
J'avais quinze ans
Sous une tente blanche
Du désert sans nom.

Une tresse de Ninon
Si parfumée
De rose, comme sa
Hanche blonde,

Ninon

Rappelait les batailles
De la nuit sombre
Et là s'alanguissait,

Le luth et les trois dés
Silencieux.

ENVOIE

Ces dessins, ils sont mon affaire personnelle. Je mesure leur nécessité au fait que probablement, si le monde n'était pas ce qu'il est, je n'aurais jamais dû les montrer puisqu'ils suffisent à ce que je suis, ils suffisent tels quels, rangés dans un tiroir, abîmés, délaissés et pour certains oubliés entre deux livres de ma bibliothèque.

Présents.

Après quand on les montre, arrivent toutes les petites lâchetés, on commence à se prendre au sérieux et l'on finit toujours, toujours par mendier un bout de reconnaissance. Mais moi au fond je connais leur valeur, puisqu'ils me sauvent en secret de l'existence, et même parfois l'enchantent au point de la croire éternelle. C'est une très grande joie. Au point peut-être que s'ils m'étaient retirés, ou s'ils brûlaient dans un incendie, l'époque est si peu sûre, je mourrais, éteint, asphyxié.

Non, je vous mens, ce ne serait si pas grave ! Je laisse cette gravité à l'artiste... engagé. Je n'en ai pas besoin moi, je peux encore en faire des milliards de ces dessins. Quoiqu'il arrive. J'ai mon propre oxygène.

RASSEMBLEZ VOS ESPRITS

Rassemblez vos esprits. Comment pourrais-je bien vous répondre, précisément, ici ?

Faisons comme si c'était une carte postale de là où vous n'êtes pas ; j'écris d'un lieu, où j'envoie vers vous quelque chose d'une pensée que nous ne partagerons pas en même temps mais qui vous est destinée, un lieu que vous visiterez peut-être, que je voudrais vous engager à visiter ou dont je vous raconte quelques anecdotes. Ou bien nous sommes dans le « même combat » et quand, sans regarder, je vois que vos forces ont trouvé le passage, pour évincer le péril, je vous fais un signe, ou j'en prends moi-même quelque force et cela, à votre tour, vous le voyez aussi. Il y a en tous cas la discipline du « vous » à l'œuvre.

Disons que je suis une femme, vous un homme et vous, c'est aussi vous les hommes et peut-être, mais difficile à inventer (quoique... en politique), les hommes et les femmes (ou les vieux, les femmes et les enfants, les hommes... et nos animaux). Vous voyez bien que je m'y perds moi-même.

D'autre part, j'aime. Oh, ce n'est pas la première fois, je suis une vieille routière, et fière de surcroît ; j'entends défendre et vivre le plus grand amour ; je fustige les raccourcis qui ébrèchent sa gloire, en vain d'ailleurs — de toutes façons, c'est mon amour ; à vous le vôtre. À toi le tien, la tienne, tes

tendresses et, sans aucune amertume, ton espoir, que tu offres. L'amour n'est qu'en partage. Je ne vous dis pas, je vous invite et je vous avertis.

Je vous appelle ? Rencontrons-nous.

Des murmures

ces cris...

ici, des correspondances –

- ça parle avec des mots qui disent les êtres qui nous parlent

Ils sourdent, ils traversent, ils répondent - ils passent, ...
ils agissent, ils prennent part

En ces lieux étranges, une flamme déambule - puis s'éteint, offerte...
aux éclats de nos rires, aux sels de nos larmes,
à la tendresse qui fait s'étrangler la voix

Elle brûle, elle brûle à nouveau - par éclats, et doucement ... est offerte

Les humains donnent peu, à ce qu'il paraît - le nous est hâtif, le nous est pressant -
cela sonne bien

Dégager un nous par lequel il n'y a plus aucun homme pour regarder et
décider de faire comme si –

- aucun nom

personne

*

relate

PERCEVAL

« Comme chacun sait » : voilà la formule qui perdit Perceval. Tout le monde s'accorde cependant sur le sujet de son charme : le Graal était là. Il n'était pas du tout étonnant que le Roi Pêcheur l'accueillît si bien, parce que Perceval avait de bonnes manières, un tour aimable, en somme. Toutefois, il n'était pas aveugle. C'est là que l'histoire se complique. On peut se représenter la chose de manière suivante : tout était si merveilleux. Il faut imaginer, voyons.

Son âge était moyen, son intelligence pleine de discernement, mais savait-il par exemple tout voir ? L'histoire dit le contraire. On dit aussi que la femme du Roi Pêcheur était si belle... ça, il ne s'y attendait pas. C'est sûr. D'ailleurs, qui aurait voulu lui enlever ça : il avait du goût. Il faut spécifier que Perceval n'était pas aveugle, encore une fois. Plutôt, je crois qu'il y eut un peu de cet effet « Pierre et le loup ». Perceval était venu pour chercher. Voilà qui n'est pas innocent, voilà comment je vois les choses, ou plutôt voilà comment il les vit, arrivé au château tant convoité. Il ne voulait rien voir de toutes les belles choses, cela était scellé sur son cœur adolescent, et il détournait donc assidûment son regard dans son assiette. Cela est admirable en soi.

Puis vint un ange.

Passant d'abord à gauche, revenant par la droite. Une nouvelle assiette. Le silence de Perceval se fit plus profond, sembla même encercler sa tête : ses oreilles n'en croyaient

pas ses yeux, la fille reflétée dans sa cote de maille était plus belle que l'océan et touchante.

C'est pour cela qu'il ne dit rien quand vint le vin. Au lieu de ça, il n'eut plus qu'une idée en tête. S'engager dans sa chambre la nuit. C'était ridicule (voyez-vous ça, quel enfant, mais ça lui chatouillait les pieds rien que d'y penser, il faut croire, il riait), il riait aux éclats.

Comment, personne n'a rien vu ? Un doux murmure de toute son âme engloutit sa rêverie et tout le monde connaît la suite de l'histoire...

Une telle nuit l'envahit (on n'a jamais vu avec des yeux pareils). Il faut dire qu'il n'était qu'un adolescent.

LA MAPPEMONDE ET LE CHEVALET, LA ROSE ET LE VER LUISANT

« Où suis-je ? » demandait constamment le chevalet à la mappemonde accrochée au mur dont elle était amoureuse. C'était une très piteuse situation, pour tous les trois, et comme l'atelier, qui était triste aussi.

Le peintre y venait souvent ; tous les jours, en fait. Il reçut un jour une dame qui lui donna des fleurs. C'était gentil. Puis, elles partirent. La nuit, dans la poubelle, elles discutaient leur étrange situation avec un ver luisant. Cela les enchantait, mais elles demandaient tout le temps : « Qui est la plus belle ? » Le ver luisant qui était encore plus gentil qu'elles avait bien envie de rentrer dans une pomme tellement il avait faim, qu'elle était à côté, et tant il était embarrassé. « Vous savez », leur dit-il.

LE TITUS DE WALSER

J'aime l'écuyer qui porte le portrait de la princesse par les chemins, sans curiosité à sa charge — celui qui aimera le portrait, ce n'est pas lui qui le reconnaîtra en premier. Ce n'est pas son affaire cette reconnaissance qui finira sa course — celui qui aimera le portrait, qui aimera la femme, qui la prendra pour femme, celui-ci le recevra bien, bonne chère et bonne nuit. Il faut aimer la tâche, c'est vrai. L'écuyer aime-t-il le portrait qu'il porte ? Aime-t-il autre chose qui creuse pour lui les chemins et ses nuits sans sommeil ? Est-ce que par exemple, il aime cette femme, par hasard ? Il faut aimer, il faut bien aimer.

Et voilà ce qu'il note :

« La dame de mes pensées est si belle, et je lui voue la ferveur d'un respect si sacré que je suis forcé de m'accrocher à une autre, saisissant ainsi l'occasion de me remettre de nuits sans sommeil, de raconter à la suivante combien avait la précédente, et de lui dire : "Je t'aime tout autant." »

Il n'empêche. Il n'en est pas à son premier voyage. Drôle de métier, dont il partage la gaieté avec personne peut-être, seul avec ou sans inclination, sur son cheval blanc et ce portrait et la pente des chemins — mais il est plaisant et doux de se faire, de se défaire, de faire au métier, avec parfois un certain bonheur. Il aime l'improvisation avec.

PRINCE VERNACULAIRE

Moi aussi, je suis poète. La vie que je décris (je vis, j'appartiens à ce monde qui, à un poète, suscite des joies), c'est cette considération qui me fit décider, bientôt après l'enthousiasme du début de cette carrière, poétique donc, que devait devenir ma vie, que je ne la quitterais plus. Quoi ? La poésie. J'habite pour un poète cette terre : étrange affirmation peut-être, mais absente des ombres et des lumières qui soutiennent ce récit. Celles-ci attendent et lui donnent lieu, étrange rapport.

Il faudrait une existence de plus pour raconter la vie qui précéda, quelle rencontre décida de la suite où s'engagea mon jeune talent, de médiocre naissance, comment mes erreurs me formèrent. Du temps d'avant, je n'ai nulle mémoire. Je ne peux en avoir.

Dois-je raconter comment l'on devient poète ? Où, quand, cela débuta ? Chaque fois que l'on me pose ces questions, il me faut inventer une réponse qui siée à mon interlocuteur : cela est une économie qui convient à merveille à l'idée que je désire que l'on se fasse des poètes, puisqu'on me le demande. Ainsi, j'appris beaucoup de ceux avec qui j'échangeais des propos.

Les êtres que nous croisons, je le crois, sont l'exacte mesure qui revient au poète tel que je le conçois.
Je connus la gloire. L'époque, pourtant, avait été d'abord sinistre. Mes poèmes y furent aimés, comme les chansons populaires. Chaque poète est roi ; je ne dis pas que j'y régnais. Au contraire, il parut très vite, sans effort, à la

faveur de la célébrité qu'acquiert le vers, une multitude de nouveaux poètes : des sentinelles de plus, qui guettaient, ou plus simplement accueillait, la circulation des paroles, les motifs de la poésie réelle, le réel motif de la poésie. C'est-à-dire que le langage y gagna. Cela était un bien certain, dont je me félicitai.

Une félicité, qui participe au soulèvement poétique des mots, s'illustra pour moi dans celui que j'appelais un temps « le Maître ». Il était érudit, homme d'un monde immense à mes yeux. Il me ravissait par sa connaissance vaste et la douceur que dans sa bouche avait appris le vocabulaire qu'il employait dans la description, ce mode qu'il préférait à tout autre pour nos entretiens. Lorsque je le quittai, il ne me donna rien, mais la saveur du souvenir qu'il incarnait lui-même.

Les lieux.

Je travaillais peu — ces moments n'étaient pas les plus heureux. Écrire de la poésie, cela m'était comme un abattement auquel je me tenais régulièrement (trois heures par jour), mais manquait le plaisir. Quant aux obligations professionnelles du poète, au demeurant bien moins accablantes que celles qu'imposent d'autres métiers, elles m'étaient souvent un calvaire. L'on me décora de titres et divers honneurs, à l'étranger aussi, et cette consécration entraîna de nombreuses nouvelles charges, qui devaient dès lors me sembler justes, mais que je trouvais lourdes. Sans doute, la vie n'était pas toute rose.

Je buvais, mais le vin, le café, le bourbon, un jus de citron ou de pamplemousse ne m'apportaient pas l'oubli, ou le

courage. La poésie seule y suffisait. Les spectacles m'excédaient à chaque fois. Les acteurs m'étourdissaient. J'étais jeune.

Peut-être n'était-ce pas un secours que je cherchais alors. Il me semblait, tout au contraire, qu'il aurait fallu fuir plus résolument que je ne le faisais en m'écartant vingt-et-une heures par jour de mon travail d'écrivain. L'importance que prenaient, au lieu des choses, les mots, leur douceur, pourtant familière, m'inquiétait.

Plus d'une fois, allant dîner le soir dans les restaurants de la ville, j'entendais les mots que mes vers avaient lancés en circulation revenir, comme neufs une fois de plus, où la conversation s'en prévalait. Rien ne ressemblait alors à la beauté des femmes et ma stupéfaction devant les hommes qui se penchaient vers elles était émerveillée, sans égale. J'aimais. J'observais le comble de mes contemporains, en quelque sorte. Il m'eût paru impossible, et vain, de deviner là si les gestes qui m'enchantèrent tellement étaient, profondément, la confirmation ou la prophétie de ma poésie, celle que j'avais écrite et que je voyais là réalisée au-delà de toute espérance, ou bien celle qu'il m'incomberait désormais, absolument, d'écrire. L'autre horde, celle de mes exemples, ne me laissait pas de répit. Eux n'acceptaient aucune traite, à leur manière. Mais je vivais le plus constamment que je le pouvais le défi des apparences au réel.

J'ignorais.

Un soir, 22 du mois, je décidai d'arrêter d'écrire. Ce ne fut nullement un sacrifice, l'acte du désespoir ou l'impatience qui m'y poussa. Le nom, à jamais, s'effaça *. L'urgence

s'était apaisée, d'une façon que je défends que l'on qualifie de tel mot.

Car il fallut en effet répondre de cette chute.

POURQUOI J'AI QUITTE ZANZIBAR

La Reine de Zanzibar écrit :

« La France ne nous empêchera pas d'être du monde, Majesté. » Ce sont ces mots de ma soubrette qui résonnent encore à mes oreilles, finalement, aujourd'hui. Zanzibar était trop chaud, pour mes gens aussi d'ailleurs et nous recevions trop mal les étrangers de passage... une honte quelque part, qui me tracassait, dans mon palais de pierre où les ventilations ingénieuses sont, quand J'y repense, ce qui me séparait le plus de mon peuple.

Ah, la fraîcheur des résidences royales... Les divertissements et parades ordonnées par l'almanach, qui faisaient de chaque journée un enchantement de grands et petits, puisque chacun y trouvait sa place, sa délectation, son enseignement, sa formation, sa récompense de l'âme !

Certes, c'est aux ventilations de mon divin architecte (Égyptien) que Je les dois. Sans cela, mon peuple n'eût rien connu de cette capacité au spectacle, trait vraiment admirable de la société de Zanzibar. Un admirable système, vraiment, puisque dans la conception de l'une (architecture) comme de l'autre (spectacle), le juste placement de la circulation était devisé d'entrée et assurait par soi-même sa continuité et son renouvellement gracieux dans tous les domaines de la vie...

Chacun des enfants zanzibarois trouvait sa vocation d'avoir vécu tel ou tel moment où notre société lui apparaissait

entière, dans un moment de joie, dans un détail charmant, dans un souvenir reparu au moment propice, dans les manières appliquées d'un art à l'autre, dans la sagesse de la main et de l'œil, du pied et du dos, du talon et de l'oreille ! La science ainsi approchée, à Zanzibar, c'est bien, comme me le dirent tous les dignitaires envoyés en ambassade et reçus parmi nous, le bien suprême de l'univers, l'exemple pour toute la terre...

De fait, Je régnais sur le monde, de Zanzibar, mais hélas, j'étais seule. Ces ambassadeurs si heureux d'arriver, sont-ce eux qui m'ont apporté la tristesse qu'ils laissaient à ma porte ? Jamais Je ne m'étais posé de question...

Il n'y avait pas de morts, à Zanzibar.

Le changement a été radical, à un point donné. Les anciens, les Hommes futurs, ont cessé d'être là par petites disparitions successives, dans un poudrolement effroyable où toute matière s'est séparée progressivement du ruban de Notre Pensée...

Mes rêves ont été atteints, les premiers. Cela Je peux encore le dire, mais je l'ignore aussi. Sans doute, chacun a vécu le même tournant. Les enfants ont dû changer les premiers, Je crois.

Les ambassadeurs ne partaient plus ; nous n'avions plus la grâce pour les recevoir. Ce qui s'était passé s'était passé. Nous sommes devenus pauvres d'un coup, sans même connaître le moment, le point de cette fin, l'horreur qui s'est abattue parmi nous et tous les sourires encore figés dans l'air de ces visages, dans la note infinie de leurs chants...

C'est alors que Sir Francis Bacon m'a raconté son histoire merveilleuse de « La Nouvelle Atlantide ».

J'écoutai son récit d' « un voyage à travers le monde [que] nul talent, nulle méditation, nulle argumentation ne peut suffire à remplacer ou à compenser » avec la plus grande attention. La soubrette prenait des notes ; elle gagna dès lors nom et fonction de Scribe Royal de Zanzibar, attachée à mon service.

Sir Francis Bacon parla longuement, dans son rêve qui me parlait de mers, de voyage, de l'apparition des nuages, de l'accueil surprenant qu'on lui fit, du séjour dans cette île. Je pensai alors que Zanzibar n'avait jamais été une île. Nous avons à présent ce récit et le devoir de l'insérer dans le protocole de réception.

Comment, sinon, justifier l'action de notre Scribe Royal ?

Les arbres bruissent.

...

le #0 Airdefamille

